

La nuit du coeur de Christian Bobin

Guillaume Asselin

Numéro 271, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

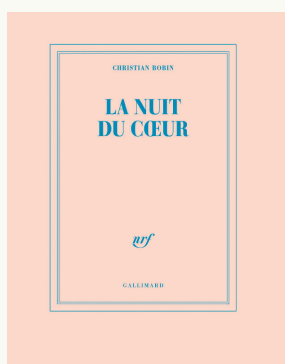
Asselin, G. (2020). Compte rendu de [*La nuit du coeur* de Christian Bobin]. *Spirale*, (271), 76–78.

Comme une longue prière

LA NUIT DU CŒUR

CHRISTIAN BOBIN

Paris, Gallimard, 2018,
203 p.



C'est à travers le regard acerbe et moqueur de Pierre Jourde que j'ai pris connaissance, pour la première fois, il y a déjà plusieurs années de cela, de l'œuvre de Christian Bobin, que je n'avais jamais lue jusque-là. Dans ce brûlot qu'est *La littérature sans estomac* (2002), le critique tire à boulets rouges sur tout un pan de la production littéraire contemporaine qui, sous l'apparence de l'audace formelle, accoucherait d'œuvres plutôt médiocres dont l'auteur s'amuse à traquer les clichés et à démonter les rouages pour en dénoncer les facilités. Il accole le titre peu flatteur de « ravi de la crèche » à l'ermite du Creusot, son lieu de naissance dont il n'aura de cesse de chanter les merveilles cachées sous l'humble manteau des choses simples. Profondément nourris par les textes de la tradition chrétienne, ses livres – plus d'une soixantaine à ce jour, dont l'Académie française a reconnu l'apport et la qualité en en couronnant l'ensemble de son Prix en 2016 – ne cessent de convoquer le divin, dont ils s'emploient à relever les touches et les passages furtifs à la faveur d'une lueur, d'une musique, d'un ciel d'automne ou d'un visage absorbé dans le rêve qui l'éclaire par-dedans. L'écriture, angélique, en vient effectivement à tomber, ici et là, dans le « tout pur-noble-beau-gentil » dont certains titres donnent une idée : *Une petite robe de fête*, *Cœur de neige*, *Le Christ aux coquelicots*, *Clémence Grenouille*... À cette plume blanche qui ne s'avance vers le réel qu'en l'effleurant comme si tout y tenait de la porcelaine, il manquerait le mordant et les violences de l'existence dont l'auteur semble ne vouloir retenir que les splendeurs et les aménités.

Si l'on peut reconnaître à Bobin une qualité, c'est bien d'assumer cette sensibilité qu'il choisit d'employer à célébrer la beauté qui niche dans le plus pauvre et le plus nu [...].

« 104 ATTAQUES DE LUMIÈRE »

Si l'écrivain reconnaîtra lui-même, dans *La lumière du monde*, avoir un peu trop « *tiré du côté de la joie* » et « *détourné le réel vers le rose* » en ne faisant pas toujours la part de la douleur et de la laideur intrinsèques à la vie humaine, il ne s'en refusera pas moins à joindre les rangs de ces « *éboueurs de la littérature* » qui ne se plaisent à remuer la fange que pour suivre la mode. Il y en a déjà bien assez, observe-t-il, qui se font un métier et une spécialité de cultiver le sombre en se jouant les apôtres du néant pour ne pas se sentir tenus de cracher dans la soupe à leur tour. En quoi, au demeurant, le fait de broyer du noir serait-il plus sérieux que de se dédier à la tâche de pister les miracles et les épiphanies dont la vie est si prodigue pour qui se donne la peine de les chercher en s'appliquant à se tailler des yeux capables d'en saisir les éclats, ici et là, dans le plus infime des détails ? C'est un parti pris bien arbitraire, note l'écrivain, que celui qui porte cette « *littérature de la nuit* » à situer la vérité du côté du mal plutôt que du bien, qu'on relègue commodément au rayon des niaiseries et des naïvetés tout juste bonnes à alimenter une littérature pétrie de bons sentiments.

Il y a par ailleurs quelque malhonnêteté à reprocher à un écrivain de suivre sa fibre la plus naturelle et de rester fidèle à son équation personnelle. Penserait-on critiquer un Artaud, un Lautréamont ou un Bataille pour s'être employés à fouiller l'immonde et la cruauté ? Viendrait-il à l'esprit de qui que ce soit de leur tenir rigueur de n'avoir pas mis assez de dentelles et de fleurs dans la balance qu'*eros* et la mort n'ont cessé de faire pencher du côté de l'horreur et de ses pouvoirs de fascination ? Si l'on peut reconnaître à Bobin une qualité, c'est bien d'assumer cette sensibilité qu'il choisit d'employer à célébrer la beauté qui niche dans le plus pauvre et le plus nu au moyen d'une parole attentive, attentionnée, essentiellement conçue comme un exercice de présence, une écoute tendue vers ce poème du monde dont l'écrivain travaille à se faire la chambre d'écho.

« *C'est en écrivant que j'entends tout* », affirme Bobin au détour de l'un des 104 fragments – une forme qu'il affectionne particulièrement – qui composent *La nuit du cœur*. C'est le nombre de vitraux – « *104 attaques de lumière* », pour reprendre la formule de l'auteur – que compte l'abbatiale de Conques, où il a séjourné pour en rapporter cette méditation poétique qu'on lit comme une longue prière. C'est par la fenêtre de la chambre 14 d'un hôtel avoisinant qu'il observera cet aérolithe du XI^e siècle

lové dans le creux d'une forêt de l'Aveyron rayonner en secret au milieu de notre époque qui a égaré sous le vacarme et l'agitation la paix, dont l'abbatiale apparaît comme l'un des derniers refuges, avec la poignée de lieux sacrés ayant survécu à la laïcisation générale. Le silence qu'elle abrite et auquel elle donne lieu est « *le seul vrai dieu* » dont l'écrivain cherche à capter et à transcrire la parole muette.

Chaque fragment s'emploie ainsi à déplier les sensations, les visions et les pensées que lui inspirera l'église – son décor, ses objets, ses choristes, ses parfums –, que l'auteur ne cesse de mettre en correspondance avec le corps, suivant la doctrine médiévale voulant que le microcosme humain soit fait à l'image du macrocosme. Le crâne apparaît ainsi comme « *une abbatiale portative* », alors que Conques s'assimile elle-même à un « *village-oreille* ». Le lieu fait littéralement fonction de chambre d'écho, à la faveur de laquelle l'écrivain travaille à faire résonner les thèmes qu'il ne cesse de reprendre et d'approfondir tout au long de son œuvre : l'enfance et ses éblouissements, la présence au monde, l'écriture comme ascèse, le rêve et sa voyance énigmatique... Le bâtiment agit pour ainsi dire à la manière d'un aimant permettant d'« *agglomérer les images vitales éparpillées en nous* », suivant une formule de l'auteur.

MYSTIQUE DE LA PAROLE

L'on entre dans ce livre comme dans une cathédrale où l'esprit est d'emblée invité à se taire sous le calme qui émane de ces pages tout imprégnées de la grâce de ce « *grand campement de pierre* » dont elles réverbèrent les rumeurs et l'atmosphère. Les images fameuses, suaves et brillantes qu'on y trouve irradient dans l'âme longtemps après qu'on a refermé la couverture, de la même façon que les vitraux de Conques continueront de brûler sous les paupières de l'auteur bien au-delà de son séjour. On mesure ainsi la force d'une œuvre à sa capacité de rémanence, à son aptitude à survivre au temps de la lecture pour se prolonger dans la tête et le cœur du lecteur jusqu'à se mêler aux événements de sa vie. L'écriture de Bobin porte ainsi la marque des textes sacrés dont elle relaie la puissance de bouleversement, là où la parole *prend chair*, ce qu'il faut entendre aussi bien au sens de la passion que de la possession.

Toute l'œuvre de Bobin tient dans cette théologie ou cette mystique de la parole, où le mystère de l'incarnation s'accomplit et se donne à revivre à travers le corps du poème, dont un souffle invisible, subtil, fait se gonfler discrètement la poitrine. « *Je ne vois pas les choses, je sens leur haleine, je vois la buée*

spirituelle qui se forme autour d'elles, leur essoufflement à s'arracher du néant pour venir à moi, et qu'en écrivant je trouve leur nom. » Chaque chose, suivant la tradition initiatique, a ainsi un nom secret qui en révèle le principe et l'essence. Écrire n'est mû par aucune autre ambition, n'a pas d'autre fonction que de se mettre en quête de ce nom inscrit au revers des choses dont la mise au jour requiert de la part du poète un pouvoir de pénétration supérieur lui permettant de briser le sceau de l'apparence pour en extraire les « signatures » et les voix amuées. L'appellation donnée aux poètes du temps où fut construite l'abbatiale en assimile la fonction à une forme de divination : le troubadour ou le trouvère auxquels Bobin se réfère – « ces guerriers qui avaient pour armure un poème » – ne s'illustrent-ils pas d'abord et avant tout par leur aisance à trouver ce qui pour chacun demeure caché, à voir l'invisible et à entendre l'in audible ? Leurs vers et leurs phrases n'ont-ils pas pour vocation de faire résonner la musique emboutie sous l'écorce des phénomènes ? Il faut, pour cela, savoir regarder le monde à travers ces « yeux qui sont à l'intérieur des yeux », l'appréhender avec ce que les contemplatifs appellent « l'oreille du cœur ». Tout un paradis peut alors loger dans l'œil bleu d'une agate, un oiseau apparaître comme « un tout petit bloc de chant, sculpté par une simplicité mendiante » et l'ange prendre la forme du balai avec lequel les moines zen délestent leur terrasse de ses aiguilles de pin.

CARDIOGNOSIE OU LA DESCENTE DE L'INTELLIGENCE DANS LE CŒUR

« Ce n'est pas moi qui vois les choses. Ce sont les choses qui me donnent leurs yeux », confesse l'écrivain. Que l'écriture procède d'un don et non de quelque volonté de conquête ou d'appropriation, c'est ce que n'aura jamais cessé de manifester le phénomène de l'inspiration, dont on ne sait jamais trop d'où elle vient, ni où elle va. Inventer, faut-il le rappeler, c'est encore trouver, découvrir ou révéler ce trésor éparé, disséminé dans les plis de l'espace et du temps, gisant sous le voile dont l'inattention chronique dans laquelle nous vivons recouvre l'existence et ses *mirabilia*. Dans l'optique spirituelle qui est celle de l'auteur, l'acte d'écrire ne se conçoit pas en dehors de cette réceptivité à ce qui vient ou survient à l'instant où l'on arrive à s'y rendre suffisamment disponible pour en enregistrer le vol ou le murmure. Au savoir qui parle haut et fort, incapable de quitter la chaire élevée de laquelle il discourt, le poète préfère la saveur d'une parole nourrie par ce que la vie ne cesse d'y infuser. « Une parole, pour nous toucher, ne doit peser d'aucun savoir. Juste une goutte d'eau sur le cœur-nénuphar. »

Le cœur : ce que l'on ne cesse d'égarer sous les ratiocinations et le bavardage des colloques. Formé à la philosophie, Bobin aura vite fait de s'en détourner parce que la langue qu'on y parle n'a le plus souvent rien à voir avec la sagesse dont elle prétend porter le titre et la cause. À cette voix de tête qui sonne d'autant plus creux qu'elle n'ambitionne pas s'emplir d'autre chose que d'elle-même, fait défaut cette modestie authentifiant la parole véritable. Lui manque ce dépouillement qui consiste à « laver la chambre du langage et à jeter l'eau savante par la fenêtre, de manière à ce que ne reste plus que l'événement du simple ». C'est probablement ce que Pierre Jourde et les autres ne pardonnent pas à celui qui a fait de saint François son modèle : cette façon qu'il a de prendre congé de tout en ne prenant pour guide que ce que la sensibilité lui suggère et ce que la qualité du moment lui commande. L'œuvre de Bobin répond au même impératif que celui qui s'imposera aux Pères du désert et aux moines orthodoxes : retrouver le chemin du cœur. « Racine des puissances », « mine des secrets », « source lumières », ce centre subtil où l'oraison s'applique à concentrer l'ensemble des facultés afin qu'elles s'y harmonisent en phase avec les rythmes du monde constitue le socle de l'hésychia, cet état de silence, de solitude et de paix conditionnant l'accès à la véritable connaissance qui est gai savoir, éveil, illumination – *cardiognosis*. L'écriture, pour Bobin, est le moyen privilégié par lequel se trouve mise en œuvre cette « descente de l'intelligence dans le cœur » qui est l'opération même du poème, ce « non-savoir sachant / chargé d'un si puissant pouvoir » dont parle Jean de la Croix.

Nuit de l'âme, nuit du cœur : sur la voie de la perte où s'aventure celui ou celle qui entend se défaire de soi, on n'avance jamais qu'à tâtons. C'est l'exigence du poème aussi bien que de la prière. Si prier « est une des plus belles choses au monde », observe Bobin, c'est précisément « parce qu'on ne sait pas ce que c'est, où ça va, dans quelle nuit ça s'enfoncé, dont le portail, sous le bélier d'un cri, s'ouvre ». L'art qui se règle ainsi sur le cœur n'ambitionne pas d'ajouter quoi que ce soit à la vie ou à la réalité, mais s'applique à retrancher ce qui le sépare du vide dont il veut se faire le miroir : « Je taille une phrase jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, et que ce rien chante comme la feuille d'acacia, quand on la tend entre les doigts pour souffler dessus. » Que dire de plus qui ne risque d'entamer la pureté d'un tel chant ? La prière du cœur commence à partir de l'instant où l'on se tait afin de couvrir en soi le son de l'appel auquel il revient à chacun de répondre à la mesure de ce qu'il aura su éveiller.